

Croire au Fils : Jésus est le Christ, le sauveur

Revisitons notre Foi

Raismes

22 mars 2021

Parcours biblique

Avant-propos

Il faut redire ici ce qui était dit lors de la première rencontre, à savoir que la foi chrétienne, telle que l'exprime le credo, bien que commençant par le Père, est christocentrée :

- C'est par et dans le Christ que nous parlons de Dieu comme Père.
- Les premiers credo du NT, les kérygmes, proclament la mort et la résurrection du Christ.

Voir ci-dessous, le point 2.

Rappel des deux versions du symbole de la foi (Concernant le Fils)

Symbole des Apôtres	Symbole de Nicée-Constantinople
A partir du II ^e siècle	IV ^e siècle : 325 – Nicée 381 – Constantinople
Et en Jésus Christ, son Fils unique, notre Seigneur ;	Je crois en un seul Seigneur, Jésus Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu, né de Dieu, lumière, né de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu Engendré non pas créé, de même nature que le Père ; et par lui tout a été fait. Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ; Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, Il souffrit sa passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Ecritures, et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père. Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin.
qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la Vierge Marie,	
a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers ; le troisième jour est ressuscité des morts,	
est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout- puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.	

Un premier regard sur les différents Credo laisse apparaître une nette différence, concernant le Fils, entre le symbole des Apôtres et le symbole de Nicée-Constantinople (le « court » et le « long »). C'est que le symbole de Nicée-Constantinople, plus tardif (IV^e siècle), est le produit des conciles de Nicée (325) et Constantinople I (381) consacrés à résoudre les hérésies, notamment l'hérésie arienne qui niait la divinité du Christ – et de l'Esprit Saint pour Constantinople I. C'est pourquoi l'affirmation de sa divinité à l'égal du Père est sensiblement développée dans ce texte, ainsi que les détails sur le Saint Esprit. (Voir la 3^{ème} rencontre)

1. Jésus et l'histoire

Avec le Père, nous étions dans le domaine de la théologie fondamentale, domaine de la foi et de la déduction à partir de données de la révélation. Avec le Fils, le credo nous fait entrer dans l'histoire. Les articles du Credo concernant le Fils énoncent le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, de sa naissance à son élévation au ciel. Ce que faisant, il introduit des affirmations qui tombent également sous le regard de l'historien.

Ceci invite à examiner l'incidence de l'histoire sur la foi et réciproquement. Une question qui a agité, voire divisé, les milieux intellectuels, croyants ou non, depuis le XVIII^e siècle ; disons depuis que l'histoire accède au statut de discipline scientifique. La question est souvent évoquée par la distinction du « Jésus de l'histoire » et du « Christ de la foi ». Le personnage historique Jésus, dit « de Nazareth », dont les historiens construisent une certaine connaissance avec les moyens rationnels et scientifiques dont ils disposent, est-il le même que celui à qui les croyants donnent le titre de Christ et au sujet duquel ils affirment un certain nombre d'attributs qui font précisément l'objet du Credo, à savoir, entre autres, qu'il est fils de Dieu, né d'une vierge, qu'il est ressuscité, monté au ciel, etc. ? En affirmant ceci du Christ, les croyants s'appuient-ils sur des données historiques, que les historiens de leur côté peuvent confirmer ?

1.1. L'état de la question

Essayons de résumer en quelques étapes les différentes phases de cette question.

1) Jusqu'au XVII^e siècle, la question ne se pose pas. L'identité du Jésus de l'Histoire et du Christ de la foi ne fait pas problème. Au sens où l'évangile contient la vérité et que celle-ci ne connaît pas les distinctions subtiles qui se feront jour avec l'avènement de la pensée scientifique. Les évangiles racontent l'histoire authentique de Jésus. Il a réellement dit et fait ce que l'évangile rapporte. On peut parler d'une pensée précritique, qui n'est plus guère tenable aujourd'hui.

2) A l'extrême opposé de cette position, ne caractérisant pas une période particulière, puisqu'on en trouve des traces à toutes les époques, y compris la nôtre, on peut tout de suite évoquer la théorie « mythiste » qui nie purement et simplement l'existence de Jésus. Il s'agit pour eux d'un mythe inventé de toutes pièces par les croyants, plus ou moins inspiré de théories ésotériques. On est passé cette fois du côté de « l'hypercritique ». Une théorie défendue au XIX^e par Bruno Bauer (1809-1882), un précurseur de Marx, et de nos jours par Michel Onfray (né en 1959). On ne peut pas balayer ces thèses négationnistes d'un revers de main, mais il suffit de dire qu'il n'est pas scientifiquement sérieux de nier l'existence historique de Jésus pour lequel il existe beaucoup plus de preuves dont la scientificité est indiscutable, que pour maints autres personnages de l'antiquité, comme Alexandre le Grand, Platon ou Homère. La littérature latine ne dit pas grand-chose sur Jésus, mais suffisamment pour que son existence ne fasse pas de doute raisonnable. On trouve les principales mentions chez Tacite dans ses *Annales* (115-118), Suétone dans la *Vie des douze Césars* (120) et Pline le Jeune dans une *lettre à l'empereur Trajan* (112) – les deux premiers plutôt hostiles et qui portent plus sur le comportement des chrétiens que sur la personne de Jésus lui-même. Le meilleur témoignage extérieur aux chrétiens est à chercher chez un historien juif, Flavius Josèphe, dans ses *Antiquités juives* (93-94). Même si l'on peut soupçonner quelques passages de cette œuvre, notamment le passage célèbre appelé le *Témoignage flavien*, d'interpolations chrétiennes, il n'en reste pas moins un document fiable qui évacue l'hypothèse d'un Jésus inventé par la propagande chrétienne.

C'est depuis le XVIII^e siècle et l'avènement de la science historique que le problème du Jésus de l'histoire et du Christ de la foi se pose en ces termes. On s'avise à l'époque que les seuls documents vraiment exploitables concernant la vie de Jésus sont les textes du Nouveau Testament et que ces textes sont manifestement inspirés par un souci catéchétique, voire apologétique, bref, qu'ils procèdent d'une théologie postpascale, élaborée dans un autre contexte culturel que celui dans lequel ont vécu Jésus et ses disciples, qu'ils obéissent à d'autres exigences ou objectifs que ceux de la nouvelle science histoire, voire servent les intérêts idéologiques de l'institution Eglise que certains commencent même à soupçonner. Commence alors une quête du Jésus historique derrière l'écran des textes chrétiens. C'est la naissance de l'exégèse historico-critique. Il est traditionnel, dans cette recherche, de distinguer trois époques, qu'on appelle aussi les « trois quêtes » du Jésus de l'histoire.

3) Première quête : A partir du XVIII^e siècle, la théologie appelée « libérale », héritée des Lumières, principalement – mais pas exclusivement – en milieu protestant, entend libérer l'histoire de la tutelle des institutions et des dogmes ecclésiastiques pour retrouver, par les moyens de la seule raison, le personnage historique « authentique » de Jésus, débarrassé de la « gangue » de foi dont le recouvrent les évangiles. Seule une démarche scientifique objective, méthodologiquement « athée », peut prétendre atteindre le « vrai » Jésus. Il y a derrière cette prétention, une conception de la vérité et de la science connue sous le nom de « positivisme », voire de scientisme. En éliminant de l'évangile tout ce qui n'est pas scientifiquement démontrable (selon une certaine conception de la science), on parvient à reconstituer une « vie de Jésus ». Il faudrait même dire des « vies de Jésus ». Et ce pluriel est l'indice d'un échec : en effet on publie autant de vies de Jésus différentes qu'il y a de chercheurs. Chacun reconstituant un Jésus correspondant à son univers idéologique personnel. Soit un révolutionnaire, soit un prophète pharisien, soit un mystique ascète, soit un faiseur de miracles, etc... Cet échec est dû à ce qu'il faut bien appeler l'erreur positiviste et à l'illusion de l'objectivité absolue en histoire, à l'oubli que toute histoire est une reconstruction du passé et non une description neutre. Il n'y a pas de fait brut en histoire. Un témoin de cette démarche : Reimarus (1694-1768), le plus connu en France : Ernest Renan (1823-1892).

4) Deuxième quête : Albert Schweitzer (1875-1965) ayant repéré et dénoncé l'illusion de l'objectivité des « vies de Jésus », on va donc prendre acte de l'impossibilité de parvenir au « vrai Jésus », au Jésus de l'histoire, puisque tout est de foi. Le théologien protestant Rudolf Bultmann (1884-1976) ira jusqu'à déclarer la recherche du Jésus de l'histoire impossible et même inutile. Seule compte la foi. Il s'agit d'une poussée à l'extrême du principe protestant de la « sola fide ». On ne nie pas l'existence de Jésus, mais puisqu'on ne peut rien en savoir, peu importe qu'il ait vraiment fait et dit ce qu'on lui fait dire ou faire dans l'évangile, l'important, c'est ce que l'on croit. C'est le célèbre : « *Jésus est ressuscité dans le kérygme* ».

5) Sans aller jusqu'à affirmer l'impossibilité – et surtout l'inutilité – de la connaissance du Jésus historique, des disciples de Bultmann, Ernst Käsemann (1906-1998) et Günther Bornkamm (1905-1990), vont nuancer sa position. Puisque l'on affirme que le point de vue des historiens est inséparable des faits qu'ils établissent, il faut en conclure qu'il en va de même pour les auteurs de l'évangile et du Nouveau Testament. Mais plutôt que de les récuser en bloc pour cette raison, et puisqu'ils sont définitivement les seuls documents dont nous disposons, il s'agit de partir d'eux et de les remettre dans le contexte culturel et religieux de leur élaboration. Si l'on parvient à reconstituer l'histoire de la foi qui a produit ces textes, en remontant cette histoire, on a des chances de s'approcher du Jésus historique. On va pour cela utiliser les outils de l'exégèse historico-critique, notamment la critique de la rédaction (Redaktionsgeschichte) et la critique des formes ou genres littéraires (Formgeschichte). A partir de là, on peut tenter d'établir, non pas un Jésus historiquement attesté, mais un Jésus « possible » en soumettant les textes à un certain nombre de critères d'historicité :

- La double dissemblance : on tiendra pour remontant au Jésus prépaschal ce qui apparaîtra à la fois en rupture avec le judaïsme de son milieu et à la fois absent de la théologie postpascale chrétienne.
- Les attestations multiples dans des sources indépendantes les unes des autres.
- La cohérence avec ce que l'on sait par ailleurs de l'enseignement de Jésus.
- L'embarras ecclésiastique : on imagine mal les chrétiens inventer des événements qui ne sont pas favorables à leur théologie et dont il faudrait ensuite qu'ils minimisent la portée, comme son baptême par Jean-Baptiste ou encore le reniement de saint Pierre.
- Plausibilité historique : ce qui paraît plausible au regard de ce que l'on sait du judaïsme contemporain.

Certes, ces critères sont à manier avec précaution. En effet ce n'est pas parce que tel trait de Jésus correspond au judaïsme contemporain qu'il ne lui appartient pas. Sinon on risque de le vider de tout ce qui fait son appartenance religieuse. En revanche, ce qui est en rupture a davantage de chance de lui appartenir.

6) La troisième quête, quant à elle, prend un peu de distance avec les méthodes de l'exégèse historico-critique et, jusqu'à un certain point, elle fait le choix inverse de la précédente, en ce sens qu'elle situe Jésus résolument dans son contexte juif en rappelant, si besoin était, sa judaïté. Jésus n'a pas inventé une nouvelle religion ; jusqu'à sa mort, il aura été juif. Cette quête entend éclairer ses actes et ses paroles par une connaissance désormais plus fidèle du judaïsme palestinien du 1^{er} siècle. Une caractéristique de cette

troisième quête, c'est que désormais, elle n'est plus le monopole des théologiens chrétiens, mais qu'elle appartient à tous, particulièrement aux chercheurs israéliens. Finalement, cette troisième quête, si elle continue de les distinguer, renonce à opposer le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi. Il s'agit là de deux entreprises narratives qui ont chacune sa légitimité, avec des postulats, des moyens et des objectifs différents, mais qui sont utiles l'une à l'autre. L'historien ne perdra pas de vue que la première fonction des textes est de transmettre une foi. Le théologien recevra de l'historien l'enracinement de sa foi au Christ dans un temps et un lieu. D'un côté, les historiens proposeront une biographie scientifique de Jésus avec les moyens à leur disposition. De l'autre, les évangiles nous donnent une biographie théologique dont la visée est de nourrir la foi. De la vérité de l'une on ne peut pas déduire la fausseté de l'autre, puisqu'elles n'émergent pas au même statut de la vérité. Le principal représentant de cette quête : l'exégète catholique John Paul Meier (né en 1942). En France, le pasteur protestant Daniel Marguerat (né en 1943)

De ce long détour, l'on peut conclure trois principes énoncés par Bruno Chenu, cité par Michel Castro dans *Initiation au mystère de Jésus*¹ :

- « **L'histoire importe à la foi** ». Celle-ci n'est pas une idéologie ou un mythe. Les évangiles sont d'abord un récit, celui d'un événement daté et localisé, la vie et la mort de Jésus de Nazareth. L'ancrage de la foi au Fils dans l'histoire est apporté dans le texte du Credo par la mention « *crucifié sous Ponce-Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau* ». Il ne s'agit pas d'un concept de souffrance, d'une réflexion sur la souffrance en général, mais bien d'un événement historique, daté, qui tombe légitimement sous le regard de l'historien. En ce sens, il rejoint la plus ancienne mention de l'incarnation dans le Nouveau Testament, contenue dans l'épître de Paul aux Galates (vers 57) : « *Né d'une femme* » (Ga 4,4). Aujourd'hui, personne ne nie sérieusement l'existence historique de Jésus. Il y va de notre foi en l'incarnation. Ce n'est pas pour rien que les évangiles adoptent la forme d'un récit et non pas – comme le Coran ou les textes gnostiques – d'un recueil de paroles du Maître. La narration est une attestation de l'incarnation.

- « **L'historien n'est jamais en prise directe sur les faits** ». Ceci est vrai de tout historien et pas seulement celui de la Bible ou de l'Évangile. Cette assertion condamne l'illusion historiciste qui, au XIXe siècle, pensait pouvoir atteindre le « vrai » Jésus, le Jésus dit « de l'histoire », en débarrassant les textes de toute interprétation croyante jugée falsifiante ; la vérité étant accordée au « fait brut ». Dans ce cadre, on opposait, le « Jésus de l'histoire » et « le Christ de la foi », ce dernier étant une invention des hommes, voire une supercherie des disciples déçus de la mort de leur leader. Mais la prétendue objectivité d'une telle recherche du fait brut est une illusion. Elle a été dénoncée, entre autres, par Albert Schweitzer qui montre que toutes les reconstitutions historicistes de Jésus, loin de pouvoir prétendre à l'objectivité, donnent de lui autant de visages qu'il y a d'a priori idéologiques chez leurs auteurs. Même le plus positiviste des historiens est lui-même victime de ce filtre idéologique et donc subjectif.

- « **L'histoire ne peut fonder la foi** ». En d'autres termes, la foi catholique laisse place à l'histoire, mais ne s'y réduit pas. Aucun fait attesté, littéraire ou archéologique, ne peut apporter de preuves à la foi, sinon elle ne serait plus la foi. Ceci exclut aussi l'illusion symétrique, celle du fondamentalisme, qui ignore la distinction entre l'histoire et la foi. Ainsi, la virginité de Marie, l'action de l'Esprit Saint, la Résurrection de Jésus, la session de Jésus à la droite du Père, non plus que sa divinité, ne peuvent être attestées par une recherche historique, ni d'aucune science humaine. L'histoire fournit des signes à la foi, pas des preuves.

Pour dire tout cela autrement, on évoquera l'articulation du fait (l'histoire) et du sens (la foi) en disant qu'aucun fait n'est dépourvu de sens, mais qu'aucun sens ne tient sans fait. Qu'il le veuille ou non, l'historien ne parvient au fait qu'à travers une couche de sens et le croyant ne se réfère aux faits qu'en tant qu'ils font sens pour sa foi. Bref, pas de foi sans histoire ; pas d'histoire sans foi.

1.2. Ce que l'historien peut dire de Jésus :

En guise de préalable, il faut préciser que les débats évoqués plus haut sur la quête du Jésus de l'histoire ont eu au moins un fruit positif, c'est de considérer que parmi les 4 évangiles, celui de Jean, même s'il assortit sa

¹ Michel Castro, *Initiation au mystère de Jésus*, Paris, Salvator, 2020, pages 28-29. Citant Bruno Chenu « Dieu et Jésus », dans Bruno Chenu, Marcel Neusch, *Dieu au XXIe siècle. Contribution de la théologie aux temps qui viennent*, Paris, Bayard, 2002, pages 264-266.

narration de longs développements théologiques, au point qu'on le qualifie traditionnellement d'évangile spirituel, doit être tenu pour plus proche de la chronologie historique que les synoptiques. Ainsi, c'est lui qui permet d'étendre la vie publique de Jésus sur 3 ans, rythmée par 3 fêtes de Pâques, alors que tout semble se passer en 6 mois chez les synoptiques. De même, le calendrier de la Passion semble plus vraisemblable chez Jean pour qui Jésus meurt non pas le jour de la Pâque juive, comme chez les synoptiques, mais la veille. C'est ce qui permet aux historiens de fixer la date de sa mort.

Jésus, de son nom hébreu (araméen) ישוע בן יוסף הנצרי (Jeshu'a ben Joseph haNotzri (Jésus fils de Joseph de Nazareth), serait donc né entre - 7 et - 5. Vers 30 ans, il est baptisé par Jean. Il se fait connaître comme un prédicateur itinérant apparenté au mouvement baptiste, mais quitte son maître pour donner à sa prédication une orientation plus prophétique qu'apocalyptique. Il prend des positions critiques vis-à-vis des institutions religieuses de son temps (le Temple, la Loi). Il enseigne avec une autorité inédite, appuyant sa lecture de la Loi non pas sur la tradition des maîtres, comme le veut la pratique rabbinique, mais sur sa propre parole (« *On vous a dit... moi je vous dis* »). Ce qui lui attire la suspicion et bientôt l'opposition des autorités juives gardiennes de l'orthodoxie. Il proclame l'imminence et même l'instauration du Règne (ou Royaume ou Royauté) de Dieu (« *des Cieux* », pour Matthieu). Il se fait connaître pour son activité thaumaturgique (il fait des miracles). Ce qui, à l'époque, n'est pas extraordinaire. Mais ses miracles renvoient tous aux prophéties messianiques et de plus, il en pratique un bon nombre le jour du sabbat, bravant une fois de plus un interdit légal. Progressivement, il prend conscience que ses comportements risquent de lui coûter la vie, peut-être après le martyre de Jean le Baptiste. Il est finalement arrêté à Jérusalem dans le cadre des fêtes pascales et exécuté après un procès expéditif, très vraisemblablement le 7 avril 30.

Les raisons de sa mort relèvent à la fois de la politique et de la religion : la célébrité grandissante de Jésus en qui beaucoup (même au prix d'un contresens) voyaient le Messie, le libérateur du peuple, sa présence à Jérusalem dans le contexte du pèlerinage pascal où la population décuplait, tout cela pouvait comporter un risque d'émeute que les romains n'auraient pas hésité à réprimer dans le sang. Pour couper court à ce risque, les autorités juives ont préféré l'éliminer, avec l'aide du pouvoir politique romain, avant qu'on ne commette l'irréparable en son nom. D'où la précipitation de son arrestation et de son exécution.

C'est dans ce cadre, à travers ces événements que la foi peu à peu est née et a grandi pour donner naissance à l'évangile : Un regard sur la façon dont il s'est écrit peut nous éclairer sur son rapport à l'histoire.

2. La rédaction de l'évangile

Elle s'est faite par élargissement, à partir du noyau de la Passion-Résurrection.

- En témoigne la séquence des six **kérygmes** (ou affirmation de l'essentiel de la foi en la Résurrection) qu'on trouve au fil des **Actes des Apôtres**. On peut les résumer dans le tableau suivant :

Références	qui parle	Il est fait mention de					
Ac 2, 22-24	Pierre			Miracles	Passion	Résurrection	
Ac 3, 13-16	Pierre				Passion	Résurrection	Témoignage
Ac 4, 10	Pierre				Passion	Résurrection	
Ac 5, 30-32	Pierre				Passion	Résurrection	Témoignage
Ac 10, 37-43	Pierre		Baptême	Miracles	Passion	Résurrection	Témoignage
Ac 13, 16-31	Paul	Histoire du salut	Baptême		Passion	Résurrection	Témoignage

Le tableau fait apparaître une rédaction en extension à partir du noyau de la Passion-Résurrection, élargi en amont, aux miracles (Ac 2,22 ; 10,38), jusqu'au baptême (Ac 10,37 ; 13,24) et, en aval, au témoignage des apôtres (Ac 3,15 ; 5,32 ; 10,42 ; 13,31).

- Ce parcours est confirmé par le critère retenu pour l'**élection de Matthias** (Ac 1,21-22) : pour être témoin du Christ, il faut l'avoir connu du baptême (et non pas de sa naissance ou de son enfance) à l'Ascension. Les évangiles de l'enfance de Mt et Lc relèvent de la théologie postpascale. L'accès historique à Jésus commence bien à son baptême par Jean.

On peut reconstituer ainsi la séquence de la rédaction des évangiles :

Tout a commencé, comme le dit une récente encyclopédie sur Jésus², par « *une étrange rumeur* », la rumeur que Jésus, que les autorités civiles et religieuses avaient mis à mort, est apparu vivant à des disciples. Le seul fait historique avéré et universellement indiscutable, c'est, non pas la *résurrection* de Jésus elle-même, mais la *proclamation* de cette résurrection par ses disciples. L'affirmation de la résurrection relève d'un acte de foi, mais l'historicité de cette affirmation est un fait, quel que soit son statut épistémologique, comme le dit Régis Debray. Là est le noyau du **kérygme**, la première profession de foi, le premier évangile de l'Église tel que le proclame Paul en 1 Co 15,1-7. On reconnaît aussi le cœur du **Credo**, fondé sur ce kérygme.

Ainsi, les premières traditions, d'abord orales, puis écrites qui vont constituer dans les évangiles le récit de la vie de Jésus, commencent-elles par les événements de sa Passion et de sa Résurrection. En témoigne la grande proximité des 4 évangiles dans ces chapitres.

Bientôt, il s'est agi de donner un contenu à cette Résurrection. Qu'est-ce qui était ressuscité ? ou plutôt Qui était ce Ressuscité ? Pas seulement un rabbin parmi d'autres qui serait revenu à la vie miraculeusement. Dire que Jésus était ressuscité, c'était dire que tout son message, la raison d'être de sa vie, son « évangile », à savoir la proclamation du Règne de Dieu, attesté par des signes et des miracles, cela avait « réussi » ! Jésus mort sur la croix, le Règne de Dieu n'en était que plus réalisé, il était allé « *jusqu'à la fin* », selon l'affirmation de saint Jean : « *πάντα τετέλεστοι* » (panta tétélestai) « *tout est achevé* » (Jn 19,28). Et Dieu l'avait authentifié en le ressuscitant. C'est pourquoi il a fallu rapporter tout son enseignement, sa prédication, le récit de ses miracles et ce, depuis qu'il s'était manifesté, qu'on le connaissait et le suivait, c'est-à-dire depuis son baptême. Tel est le cadre de l'**évangile de Marc**, le premier, qui a servi de base aux autres.

Mais peu à peu, l'on avait compris que sa personne, son être, était, d'une manière intime et mystérieuse, lié à ce message. L'évangile, la bonne nouvelle, ce n'était pas seulement ce qu'il annonçait, c'était lui. S'il était le Messie attendu et espéré, il ne l'était pas que dans son enseignement et depuis son baptême, mais dans sa personne, et donc depuis sa naissance et même sa conception. Sauf que, sur ses origines, on ne savait rien ou presque ; notre compagnonnage ne commençait qu'à son baptême. **Matthieu et Luc** ont donc eu recours à un autre genre littéraire : ils ont fait précéder leur évangile par des **récits d'enfance**, largement symboliques ; sous la forme des vies parallèles de Jésus et Jean-Baptiste pour Luc sur le modèle de la littérature gréco-latine (Lc 1-2) ; sous la forme d'un midrash de type haggadique pour Matthieu (Mt 1-2). Les Évangiles de l'Enfance sont « *l'ombre portée de Pâques sur les origines de Jésus* », ils nous disent que la Résurrection concerne Jésus jusque dans ses origines humaines, dans tout son être. Ils sont donc plus théologiques qu'historiques. La grande différence entre ces deux évangiles et leur absence presque totale de points de rencontre attestent d'une plus grande indépendance avec l'histoire.

Quant à saint **Paul**, dans le discours qu'il prononce à la synagogue d'Antioche en Ac 13, 16-31 (6^{ème} kérygme des Actes), il inscrit la Résurrection de Jésus au terme de toute l'**histoire du salut** qui commence à l'Exode.

Jean ira plus loin encore dans son prologue (Jn 1,1-18) en affirmant que le Christ, Verbe (Parole) de Dieu, est **préexistant**. S'il est Dieu, il ne peut pas le devenir à un moment du temps. Il l'est éternellement. Il l'est déjà dans la création à laquelle il participe comme Verbe de Dieu, sur le modèle de la Sagesse divine (Pr 8,22-31), identifiée à la Torah en Si 24,23.

Enfin, quand les **chrétiens** canoniseront les Écritures où se dit leur foi en la Résurrection, ils intégreront tout l'**Ancien Testament**, depuis la Genèse ; parce que cette Résurrection du Christ jette un regard nouveau sur le monde depuis le commencement et sur toute l'histoire du salut.

Dire la résurrection, à savoir l'objet final de l'évangile, dès le début, c'était déjà ce qu'avait fait de son côté Marc par son premier verset-titre : « *Évangile de Jésus, Christ, Fils de Dieu* » (Mc 1,1).

² Joseph Doré (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, pages 33-109

3. « Né de la Vierge Marie »

C'est l'autre référence à l'histoire dans le Credo. (Voir Ga 4,4 ; Rm 1,3)

3.1. Marie et l'histoire

L'histoire nous dit que Jésus est né de Marie. La foi nous dit que Marie est vierge. Ce n'est pas une donnée gynécologique, mais théologique, et même plus précisément christologique. Celle-là même qui fait l'objet des deux premiers dogmes mariaux de l'histoire de l'Eglise : *Marie Mère de Dieu* au concile d'Ephèse en 431 et *la conception virginale et la virginité perpétuelle de Marie* au concile du Latran I en 649. Même s'ils nomment la personne de Marie, ces dogmes sont christologiques.

Quant aux 2 autres dogmes mariaux (l'Immaculée Conception – Pie IX en 1854, et l'Assomption – Pie XII en 1950), on peut les appeler ecclésiologiques au sens où ils veulent rappeler, sous la figure de Marie, la vocation de l'Eglise au salut et à la sainteté. Marie y est définie comme prémice et modèle des rachetés... par son Fils. Ainsi, tout ce qui est dit de Marie dans l'évangile – fort peu au demeurant – concerne le Christ. Autant dans l'évangile que dans la théologie ultérieure, on sait que l'élaboration de la mariologie est tributaire de la christologie. Ce qu'a très salutairement rappelé Vatican II.

A titre de preuve : à part les 2 occurrences parallèles dans saint Jean, aux Noces de Cana (Jn 2,1-11) et au Calvaire (Jn 19,25-27), l'essentiel des références à Marie dans les évangiles se trouve dans les évangiles de l'Enfance de Matthieu et plus encore de Luc, qui sont, comme on le disait, plus théologiques qu'historiques. Les rares passages évoquant Marie dans Mc et les parallèles synoptiques (Mc 3, 21.31-35 // ; 6,3 //) sont peut-être plus proches de l'histoire, mais ils donnent d'elle un visage très éloigné de celui de la mariologie chrétienne.

Au bout du compte, ce que l'historien peut dire de Marie, si ce n'est son existence et son nom, ce n'est pratiquement rien. L'évangile lui-même est très discret. Beaucoup plus, en tous cas, que la littérature postérieure.

3.2. Marie dans les évangiles

Un mot d'abord sur les **évangiles apocryphes**, dont le rapport à l'histoire est encore plus problématique que pour les canoniques. Le plus disert sur Marie est certainement le Protévangile de Jacques qui comble les lacunes de l'évangile sur l'enfance et la jeunesse de Marie. Beaucoup de traditions populaires viennent de ce texte romancé, par exemple le nom de ses parents, Anne et Joachim. Anne en souvenir du cantique d'Anne (1 S 2,1-10), la mère de Samuel, et Joachim du nom du dernier roi descendant de David (dans la traduction de la Septante) avant l'extinction de la dynastie – façon d'attribuer à Jésus une ascendance prophétique et royale.

Dans les **évangiles canoniques**, la composition théologique du personnage de Marie, outre celle d'affirmer la **filiation divine de Jésus**, comme on vient de le dire, a pour fonction de faire le **lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament**, entre l'histoire d'Israël et la naissance de l'Eglise.

3.2.1. Marie et Israël

D'un côté, donc, Marie, en digne « Fille de Sion », exprime et résume la fidélité à l'Alliance et l'attente du Messie qui caractérise Israël. En témoigne, entre autres, le Magnificat (Lc 1, 46-55) que Luc met dans sa bouche et qui est un recueil de citations de l'Ancien Testament, suivant le modèle (on l'a déjà dit) du Cantique d'Anne. Ou encore la fidélité à Loi qui la conduit à présenter son fils au Temple (Lc 2, 21-38) où l'on entend à 3 reprises la mention : « *Selon la Loi du Seigneur.* » (v. 22.23.24).

Sa virginité l'inscrit dans la lignée des maternités miraculeuses de l'Ancien Testament, après Sara, femme d'Abraham et mère d'Isaac (Gn 17,15-21), Rebecca, femme d'Isaac et mère de Jacob (Gn 25,21), Rachel, femme de Jacob et mère de Joseph (Gn 30,22), la mère anonyme de Samson (Jg 13,2-25) et Anne, femme d'Elqana et mère de Samuel (1 S 2), déjà mentionnée. On pourrait ajouter, au seuil du Nouveau Testament, Elisabeth, femme de Zacharie et mère de Jean-Baptiste. Certes, toutes ces femmes ne sont pas vierges, mais âgées ou stériles. Mais le sens est le même : le véritable maître de la vie, c'est Dieu à qui « *rien n'est impossible* » (Lc 1,37).

On peut aussi mentionner sa présence dans la généalogie de Jésus selon Matthieu, où elle est la 5^{ème} femme à apparaître dans la succession masculine. Après Thamar (Gn 38), Rahab (Jos 2-6), Ruth (Rt), Bethsabée (2 S 11), une belle fille incestueuse, une prostituée, une étrangère, une adultère, pas toutes pécheresses, ni étrangères, mais toutes dans une forme d'irrégularité malgré – ou plutôt grâce à – laquelle Dieu passe outre un obstacle qui pouvait se mettre sur le trajet de l'histoire du salut, ce qui peut être une définition du pardon. Marie étant la dernière de la série.

On remarquera la formule habile de l'évangéliste pour la faire intervenir dans la généalogie : Pour compter « 14 générations de la déportation à Babylone au Christ », il faut que Marie compte pour une génération, comme pour s'insérer entre Jésus de Joseph. Quant à la formule : « *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ* », elle permet de dire à la fois, grâce à l'usage de la voix passive qui permet de faire intervenir Dieu sans le nommer :

- que ce n'est pas Joseph qui engendre Jésus.
- ...ni Marie.
- que Jésus est légalement relié à Joseph.
- qu'il est d'origine divine.

3.2.2. Marie et l'Eglise

De l'autre côté, Marie représente l'Eglise, Nouvel Israël, fidèle jusqu'au pied de la Croix, accueillant le croyant en la personne de Jean (Jn 19, 25-27), présente avec les Douze au Cénacle (Ac 1,14) pour l'élection de Matthias et prête pour recevoir l'Esprit au jour de la Pentecôte. Ainsi, Marie accueillera l'Esprit Saint, parallèlement à Nazareth lors de l'Annonciation pour la naissance de Jésus et à Jérusalem au Cénacle pour la naissance de l'Eglise.

Ainsi l'icône orientale de l'Annonciation montre en fond deux bâtiments représentant respectivement la Synagogue et l'Eglise, reliées par un ruban. C'est Marie qui relie ainsi les deux communautés croyantes et qui assure la continuité de la foi.

4. Fondements scripturaires du Credo

Faut-il rappeler, s'il en était besoin, que toutes les affirmations du credo sont fondées sur l'Écriture ? On peut dresser la liste des références scripturaires des articles concernant le Fils. Plusieurs d'entre elles trouvent leurs racines dans l'Ancien Testament.

On constatera que les formule du symbole de Nicée-Constantinople proviennent certes de l'évangile, mais à travers les définitions de ces conciles, tandis que celles du symbole des Apôtres sont empruntées directement aux évangiles, d'où son appellation traditionnelle de symbole des Apôtres. (Même s'il n'a pas été composé comme tel par les Apôtres)

Je crois en un seul Seigneur, Jésus Christ,	Mc 1,1 / Rm 1,4 / Ac 2,36 ; 11,17	
le Fils unique de Dieu,	Jn 1,14.18 ; 3,16.18 ; 20,31 / He 11,17 / 1 Jn 4,9	Toutes ces affirmations de la filiation divine de Jésus rejoignent ce qui a été dit de la paternité de Dieu. Ils ont été apportés à la suite du Concile de Nicée (325), contre l'arianisme qui niait cette divinité. On ne les trouve pas dans le Symbole des Apôtres.
né du Père avant tous les siècles :	Jn 1,1	
Il est Dieu, né de Dieu,	Jn 1,1	
lumière, né de la lumière,	Jn 1,4-5	
vrai Dieu, né du vrai Dieu	Jn 1,1	
Engendré non pas créé,	He 5,5	
de même nature que le Père ; et par lui tout a été fait.	Jn 14,10.11 Jn 1,3 / He 1,2	
Pour nous les hommes, et pour notre salut,	Mc 14,24 / Mt 26,28 / Lc 22,20 /	Citation du récit de l'institution de l'eucharistie
il descendit du ciel ;	Jn 3,13 / Ph 2,6	Ce qu'on appelle la kénose
Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie,	Lc 1,35 / Mt 1,20	Voir ce qui a été dit sur Marie au point 3.
et s'est fait homme.	Ga 4,4 / Rm 1,3 / He 2,14	Le Credo ne reprend pas les affirmations des kérygmes concernant la prédication de Jésus et ses miracles, mais passe directement de la naissance à la Passion, encadrant ainsi le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption.
Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, Il souffrit sa passion et fut mis au tombeau.	Mt 26-27 / Mc 14-15 / Lc 22-23 / Jn 18-19	
<i>Il descendit aux enfers</i>	Ac 2,24 / Ap 1,18 / Ep 4,9	<i>Cet article ne figure que dans le symbole des Apôtres</i>
Il ressuscita le troisième jour,	Mt 28 / Mc 16 / Lc 24 / Jn 20	Ce troisième jour est plus théologique que chronologique. Voir Os 6,2 et ses développements dans la tradition rabbinique qui fait du troisième jour celui du don de la vie, en souvenir d'Abraham « épargnant » Isaac le 3 ^{ème} jour (Gn 22,4).
conformément aux Ecritures,	Lc 24,27.44-45 / 1 Co 15,3-4	Mention absente du symbole des Apôtres.
et il monta au ciel;	Lc 24,50-53 / Ac 1,6-11	Cette Ascension de Jésus, rapportée par Luc à la jointure de ses deux livres (Lc et Ac) renvoie à celle d'Elie à la jointure des deux livres des Rois (2 R 2,1-14) Des deux côtés, on trouve la promesse du don de l'Esprit.
il est assis à la droite du Père.	Mc 16,19 / Ac 2,30 / Ep 1,20 / Col 3,1 / 1 P 3,22 / He 10,12	Cf. Ps 109 (110), 1

Il reviendra dans la gloire,	Mt 24,30 ; 25,31 / Lc 17,24 / Ac 1,11	Après le passé, l'avenir : La foi devient espérance.
pour juger les vivants et les morts	Ac 10,42 / 2 Tm 4,1 / 1 P 4,5	Les premiers chrétiens attendaient ce retour et ce jugement pour leur génération. Le jugement devait porter sur ceux qui seraient vivants à ce moment-là et ceux qui seraient déjà morts.
et son règne n'aura pas de fin.	Lc 1,33 / Ap 11,15	Affirmation messianique Cf. 2 S 7,16 / Dn 7,14

En guise de conclusion

On peut rappeler que les évangélistes recourent à deux chemins pour nous révéler la seigneurie, la divinité du Christ, deux christologies :

- Celle des synoptiques : une **christologie « basse », ou ascendante** : elle consiste à nous faire suivre le chemin des disciples, de leur lente découverte de la seigneurie de Jésus, en insistant, par exemple chez Marc, sur leur incompréhension récurrente, jusqu'à la révélation ultime, qui sera le fait du centurion romain au pied de la croix : « *Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu* » (Mc 15,39).
- Celle de Jean : **christologie « haute » ou descendante** : elle consiste à partir de l'affirmation de la divinité de Jésus préexistant de toute éternité, dans le Prologue, pour montrer ensuite comment elle se révèle peu à peu dans son enseignement et les signes qu'il en donne. D'un bout à l'autre de l'évangile de Jean, c'est la deuxième personne de la Trinité, le Fils du Père, qui s'exprime, qui parle, qui agit, qui se révèle aux yeux du lecteur.

On peut dire que le Credo, en fonction de son genre littéraire, adopte ce second mode d'affirmation, d'où l'importance des emprunts à l'évangile de Jean.

Dominique Maerten